Être rappeur et devenir acteur de la société, ou comment prendre place en s'inscrivant dans une pratique juvénile.

Texte présenté dans le cadre du colloque "Adolescence entre défiance et confiance", centre des archives du monde du travail de Roubaix les 5, 6 et 7 avril 2006.

Bordes Véronique, Docteure en Sciences de l'Education, Chargée de recherche associée au CREF, Université Paris X Nanterre.

Partant d'un positionnement socio-ethnographique cette recherche permet de mettre en évidence des concepts clés sur la place que donne l'institution à la jeunesse pratiquant le rap et la place qu'elle prend réellement. Un processus de socialisation réciproque se construit à partir des interactions développant des jeux de mise en scène avec des apparitions et des disparitions stratégiques de la jeunesse. Comment les jeunes accèdent-ils à une visibilité par l'intermédiaire d'une pratique juvénile ? Comment se servent-ils de l'institution pour reprendre la parole grâce au rap ? Comment le rap devient-il un agent de socialisation développant une entrée dans des savoirs et des savoir-faire permettant aux jeunes de prendre place comme acteur de la société ?

Jeunesse, Institution locale, Rap, Interactions, Socialisation réciproque, Prendre place

To be a practicing rap and become actor of the society, or how to take place through the medium of a juvenil practice.

From a socioethnographic view this research enable us to put forward key concepts about the place given by the institution to the youths practicing rap and the place that these youths truly takes. A reciprocal socialization process is constructed upon interactions which generate a game of hide and seek with youths strategically apparing and disppearing. How the young people get to a visibility through the medium of a juvenile practice ? How do they use the institution to make themselves heard again through rap ? How rap becomes means of socialization developping an access to knowledge and skills allowing young people to take their places as actor in Society ?

Youth, institutions, rap, interactions , reciprocal socialization, take place.

Être rappeur et devenir acteur de la société, ou comment prendre place en s'inscrivant dans une pratique juvénile.

Bordes Véronique, Docteure en Sciences de l'Education, Chargée de recherche associée au CREF, Université Paris X Nanterre.

Depuis les années 1980 et les événements qui se sont déroulés dans les banlieues des grandes villes (Bachmann et Leguennec, 1997), une certaine jeunesse a fait son apparition sur la scène publique. Pourtant, si des politiques locales en direction de la jeunesse se sont développées, qu'en est-il de la place que donne la société à la jeunesse? En étudiant les interactions qui naissent entre les jeunes s'inscrivant dans une pratique juvénile, le rap, et les institutions locales qui ont en charge la jeunesse, une mise en lumière d'un certain nombre de processus devient possible, permettant une compréhension de la place de chacun dans le jeu social. Ces processus ont été étudiés à partir de situations concrètes, un positionnement socio-ethnographique permettant une récolte de données quotidienne et une analyse distanciée des situations. Le choix de ce positionnement méthodologique est important car il permet d'obtenir des données dans les conditions particulières d'un terrain de recherche.

Une méthodologie particulière

Ce positionnement savant se construit jour après jour, en réponse aux situations rencontrées sur le terrain. « Regarder ne consiste pas seulement à être attentif, mais aussi et surtout à être inattentif, à se laisser approcher par l'inattendu et l'imprévu » (Affergan, 1987, p). Le positionnement socio-ethnographique (Beaud et Weber, 1997) est fait à la fois des cadres interprétatifs de la sociologie et des pratiques de recueil de données de l'ethnographie. Ce positionnement s'inscrit dans un courant relativement minoritaire de la sociologie, mais bien réel. En France, on le rencontre très tôt dans les travaux de Robert Hertz (Hertz, 1928), sociologue de l'école durkheimienne qui va fonder ses travaux théoriques sur des matériaux ethnographiques. Quelques années plus tard, Marcel Mauss (Mauss, 1967) en dispensant un enseignement marquant pour l'ethnographie, mais aussi pour l'ensemble des sciences humaines, va permettre de construire un positionnement particulier, à partir des principes élaborés par Emile Durkheim, qui sera repris par de nombreux chercheurs de disciplines diverses. D'autres vont utiliser cette méthode, pourtant sociologues et ethnologues s'ignorent. C'est la découverte de la traduction des travaux de la sociologie de l'Ecole de Chicago (Chapoulie, 2001) qui va permettre un certain soutien à ce positionnement. L'ethnographie sociologique émerge grâce aux travaux de sociologues comme Howard Becker (Becker,1963), Anselm Strauss (Strauss,1992), Erving Goffman (Goffman,1968), Ulf Hannerz (Hannerz,1983), Nels Anderson (Anderson,1993), et en France, Michel Pialoux (Pialoux,1999) ou Yvette Delsaut (Delsaut,1976). Depuis, de nombreuses revues s'attachant aux travaux de terrains ont vu le jour (on peut citer la revue « Terrain » créer en 1982) ou ont élargi leur intérêt à ce genre de travaux. Il reste à noter que ce positionnement a déjà été utilisé par des historiens (Farge,1997, Revel,1995) et des psychosociologues (Lapassade,1998, Bordet,1996). En sciences de l'éducation, l'observation ethnographique est émergente. Cette méthode est utilisée dans des travaux s'intéressant aux établissements scolaires et de façon plus générale à la socialisation de l'enfant et du jeune, au travers de différents processus qui appartiennent à une véritable culture scolaire (Payet,1997). Au-delà de l'école, les sciences de l'éducation développent des recherches à partir de cette méthode d'observation, s'intéressant aux liens entre l'école et son environnement ou aux espaces publics occupés par les populations jeunes. La socialisation urbaine des jeunes (Vulbeau,1997) est une des thématiques dans laquelle s'inscrit ce travail de recherche. Mes observations me permettent de donner une définition de la jeunesse et de la socialisation en milieu urbain, présentant les objets, les usages et les processus qui caractérisent cette socialisation. Les jeunes, en s'appropriant la ville, développent des usages et des pratiques que les institutions locales jugent plus ou moins adaptés. C'est cette interaction qui apparaît au travers de ce travail de recherche construit à partir d'un positionnement socio-ethnographique. Où se place, alors, la discipline des Sciences de l'Education ? On la trouve d'une part, dans les pratiques qui sont liées à la formation et à l'émergence de nouveaux métiers, mettant en œuvre de nouvelles pratiques éducatives dans un échange de savoir et de savoir-faire. On la repère d'autre part, dans des connaissances capitalisées par la mise en œuvre de recherches qui lient l'école à la ville dans un échange réciproque.

Des objets de recherche : jeunesse, institutions locales, rap

Depuis les années 50, la société française a subi de nombreuses mutations. Avec elle, la jeunesse et les institutions locales se sont transformées. Les médias ont pris une place importante dans notre vie : la télévision a ouvert une fenêtre sur le monde et adopté un angle particulier, révélateur d'une réalité mise en scène selon des codes spécifiques. La jeunesse semble, depuis toujours, poser problème. Le milieu de la recherche sociale s'interroge sur la jeunesse comme « âge de la vie » (Galland,1997), comme groupe aux comportements

spécifiques (Lepoutre,1997), sur les problèmes sociaux des jeunes (Dubar,1998, Barreyre et Vulbeau, 1994, Guerin et Perez,1996), sans oublier la jeunesse comme ressource (Vulbeau,2001) les pratiques juvéniles émergentes (Green,1997, Boucher et Vulbeau, 2004), les jeunes dans la ville (Roulleau-Berger,1993, Augustin,1991) ou dans les quartiers (Kokoreff,2003), ou les problèmes que rencontrent les jeunes face à la violence et l'insécurité (Mucchielli,2001, Macé,1999). L'ensemble de ces recherches permet de penser la jeunesse comme un objet de recherche, groupe social à part entière, tenant une place dans la société. Les représentations qui se créent autour de la jeunesse suivent l'évolution de la société. Si après la seconde guerre mondiale, la jeunesse devient une catégorie sociale (INJEP,2001) s'imposant au travers de l'expression d'une culture propre (Mauger,1991) ou de revendications étudiantes, les années 70 commencent à révéler un malaise, le chômage frappant les jeunes sans véritable espoir d'amélioration. Les années 80 voient la jeunesse « précarisée » devenir « dangereuse ». Au fil des ans, la jeunesse est devenue un enjeu politique, prenant place sur la scène publique par l'intermédiaire d'actions relayées, voir amplifiées, par les médias. Finalement, on assiste à l'apparition de micro-cultures (Roulleau-Berger,1991). Les jeunes des périphéries urbaines révèlent de nouvelles relations à l'espace en élaborant des règles différentes et en créant des espaces de transition culturelle. Cette occupation de l'espace public (Body-Gendrot, Le Guennec et Herrou,1998) se traduit par une circulation qui crée des croisements et des évitements entre différents groupes. C'est dans ces espaces que se créent de nouvelles cultures juvéniles, en évolution constante, permettant la naissance de liens, d'échanges et de socialisations entre pairs. Progressivement, la jeunesse est passée d'un modèle de « l'identification» (Galland,1997) fondée sur l'héritage, associée à la figure du père, à un modèle de « l'expérimentation » où cette identité se construit au grès des expériences sociales.

La jeunesse qui intéresse cette recherche est située dans la périphérie des grandes villes, souvent issue de l'immigration et appartenant au milieu populaire. Pourquoi cette jeunesse plutôt qu'une autre ? Peut être parce qu'elle reste la cible privilégiée de l'action publique, celle qui fait peur, celle à qui on attribue tous les « maux » de la banlieue, celle qui semble étrangère et donc étrange. Ce qui m'importe est d'interroger le point de vue de cette jeunesse qui se dit capable de se positionner comme actrice de sa vie, voulant s'imposer comme une ressource sociale, comme une provocatrice de projets, souhaitant montrer jour après jour sa capacité à prendre place avec ou sans l'aide des institutions. Il n'existe pas « un » type de « jeune de banlieue », mais bien toute une typologie multiforme de cette jeunesse des périphéries des grandes villes, qui revendique de façons différentes, son envie de prendre place. De leur côté, les institutions font l'objet, depuis de nombreuses années, d'études dans différents domaines que l'on pense à la sociologie, la psychosociologie, les sciences politiques, ou les sciences de l'éducation. Certains parlent de « déclin » (Dubet,2002) alors que d'autres perçoivent une émergence (Donzelot et Estèbe,1994). Quand est-il alors des institutions qui nous intéressent, celles qui relaient au plus près des jeunes les décisions politiques au niveau local (Estèbe,1999, Duran,1999, Huet,1994)) ? Les institutions qui se retrouvent autour de la jeunesse sont diverses. Dans cette recherche, l'institution la plus présente reste la municipalité et son service jeunesse. Le pouvoir municipal a changé depuis les années 80 (Gontcharoff,2002) et la mise en place de la décentralisation. L'institution municipale a installé son pouvoir en développant une politique de proximité, sans pour autant l'accompagner systématiquement d'une concertation. Ce sont des décisions politiques (Grawitz et Leca,1985) qui ont permis la mise en place d'actions en direction de la jeunesse. Cette volonté a aussi été guidée par des actions de la jeunesse. Finalement, la politique locale de la jeunesse est née et évolue encore, grâce à une interaction qui existe et vit entre les jeunes et l'institution municipale. Le rap, quant à lui, commence à réunir un corpus de recherches

intéressant et spécifique, qui grandit chaque année grâce à l'ensemble d'objets de recherche qu'il provoque. On passe ainsi de l'histoire du hip hop (Bazin,1995) à l'observation de la pratique du rap (Lapassade et Rousselet,1996) sous ses dimensions politiques (Cachin,1996), sociales (Garnier,1998, Sberna,2001), culturelles (Bocquet et Pierre-Adolphe,1997,Béthune,1999), commerciales (Puma,1997), artistiques (Boucher,1998), etc. Si le rap est un cri posé sur un son, c'est cette première présentation brute qui a produit une image violente de cette pratique. La presse a fait le reste en rapportant des faits de violence autour de concert rap. Pourtant, le rap reste avant tout une chronique sociale fondée sur le vécu des rappeurs. La pratique rap est un espace de véritable création artistique. Ne nécessitant que très peu de connaissances musicales, le rap a pu s'implanter et être réapproprié par cette jeunesse tenue éloignée d'une certaine pratique culturelle. Cette facilité de réappropriation a permis aux jeunes de s'inscrire non seulement dans une pratique musicale, mais aussi dans une revendication et un militantisme traditionnellement présents dans les milieux populaires. Au-delà de ces constatations, le rap étonne aussi par sa faculté à réinscrire certains jeunes dans les savoirs. La création du texte est un enjeu décisif dans la reconnaissance des pairs. Il faut donc travailler, réfléchir, observer, chercher la meilleure formule pour construire son style et sa personnalité. L'ensemble de cette recherche témoigne de cette réalité au travers d'observations, permettant de comprendre les codes et les normes de cette culture. J'ai pu ainsi observer comment les jeunes rappeurs en collant les sons, bout à bout, en créant des textes, mot à mot se construisent jour après jour, évoluant en même temps que leur pratique, réinvestissant ce qui a été acquis la veille, construisant « leur place ».

Prendre place dans le jeu social Comment un jeune habitant dans un grand ensemble d'habitat social, à la périphérie d'une grande ville et issu, le plus souvent, de l'immigration se construit-il et a-t-il la possibilité de devenir acteur de la société ? Si on considère que la socialisation (Berger et Luckmann,1996) est un processus fait d'étapes différentes Si on considère que la socialisation est un processus fait d'étapes différentes, primaire, secondaire, d'alternation voir du troisième type (Vulbeau,2004), on peut appréhender la construction de ces jeunes. Ils grandissent au sein d'une société de consommation qui s'expose au travers des médias, mais à laquelle ils n'ont pas accès (Neyrand,2002). Loin des habitus de Bourdieu, tiraillés entre la culture traditionnelle du pays de leurs origines, qui tente de résister, et la culture du pays dans lequel ils sont nés et qui évolue sans cesse, la transmission entre les générations a du mal à se faire. Si pour les filles, elle existe encore, recevant de leur mère les fondements de leur culture d'origine, pour les garçons, la transmission semble moins évidente. En effet, le plus souvent ils n'ont connu leur père qu'à l'état de chômeur, ne pouvant plus tenir son rôle d'identification. Les jeunes se retrouvent alors abandonnés dans leur processus de socialisation. L'intériorisation de leur environnement social est d'autant plus violent, qu'il leur permet une prise de conscience des discriminations dont ils sont victimes. Comment alors entrer dans le jeu social et vouloir y tenir un rôle ? L'inscription dans la culture hip hop est un des derniers espaces de socialisation de cette jeunesse populaire. Elle permet la recomposition de l'action collective. Cet espace de référence est pourtant très souvent perçu comme une menace par une société qui méconnaît les apports positifs d'une telle pratique culturelle. Les formes de socialisation sont les orientations au travers desquelles les individus se rapportent les uns aux autres. La socialisation entraîne l'établissement de relations de dépendance. Georg Simmel (Simmel,1999) remarque que n'importe quelle forme de socialisation suppose une structure composée d'êtres qui sont en elle et hors d'elle, au même moment. Le mouvement hip hop est un espace qui présente à la fois les « initiés » qui seront impliqués par une pratique ou par une adhésion militante et les autres qui ne connaissent pas ou se méfient. Lorsqu'on se reconnaît comme appartenant au mouvement hip hop, on affirme d'abord l'existence de cette culture, mais aussi son existence

propre et celle de l'autre à laquelle on participe, ce qui permet de prendre place dans la société. Au sein du mouvement hip hop, le rap a une position importante. Il est la pratique dont se saisissent les institutions locales pour créer ou conserver un lien avec sa jeunesse. En créant des textes, les jeunes rappeurs racontent leur existence (Boucher,1998). Le fait de dénoncer leurs conditions de vie, les discriminations dont ils sont victimes, ou simplement raconter leur quotidien permet aux jeunes rappeurs de prendre conscience de leur position par rapport aux autres. Ils nous montrent au travers de leurs textes leur conscience des fonctionnements de la société et de ses règles. Ils nous démontrent aussi toute la lucidité avec laquelle ils analysent leur situation. Cette prise de conscience leur permet de se réapproprier les fonctionnements institutionnels et de les négocier à leur avantage. Lorsque les jeunes ont décidé d'occuper la maison des jeunes que j'observais (Bordes,2005), pour obtenir des espaces pour la pratique du hip hop, ils ont montré qu'ils étaient capable d'observer et de décider que ce qu'on leur proposait ne correspondait pas à leurs besoins. Ils ont alors pris la décision d'un geste fort pour revendiquer la conscience de leur situation et le besoin de changement. Cette mise en lumière leur a permis d'apparaître comme groupe existant et, du coup, repéré par l'institution. Les différentes démarches d'approches précédentes n'ayant rien donné, ils ont décidé de paralyser une partie de l'institution sachant que le maire n'hésite pas à se déplacer en cas de crise. Ils ont donc utilisé leur connaissance du fonctionnement de l'institution pour obtenir une écoute et un changement. Ce genre d'action permet aux jeunes de se situer par rapport aux autres, de montrer qu'ils ont des savoir-faire même si l'institution ne les perçoit pas toujours et, au travers d'interactions, de se socialiser au sein d'une société pas toujours accueillante. Le défaut de transmission intergénérationnel et la conscience de ne pas vraiment appartenir à une société, qui l'a pourtant vu naître, entraîne le jeune des banlieues populaires à trouver d'autres moyens pour se construire. La pratique du rap peut en être un. S'il permet une prise de parole, il est aussi à l'origine de la construction d'une identité pour le jeune interprète. Cette construction qui peine à se faire durant l'enfance, trouve dans le rap une possibilité d'aboutir. L'individu ne se construit jamais seul, il a besoin de l'autre, de son regard, pour devenir quelqu'un de reconnu comme tel. Ce sont les processus de socialisation qui vont permettre la construction de l'identité. Le rap accompagnant le processus là où les agents de socialisation ont disparu depuis ces dernières années. L'interaction qui se construit entre les jeunes rappeurs d'un même groupe ou de groupes différents, va permettre une construction de normes, de devoirs pour arriver à la création d'un rap qui sera l'identité d'une personne, d'un groupe et d'un quartier. On est loin des hypothèses d'une intégration progressive de la culture de la société d'appartenance. Aujourd'hui, les jeunes des quartiers populaires ne se retrouvent plus dans cette société. Pour la plupart issus de l'immigration, nés en France, ils se retrouvent coincés entre deux cultures d'appartenance, ne pouvant en intégrer une plutôt que l'autre. Ils doivent donc construire leur propre culture dans laquelle ils vont créer de nouvelles normes qui vont les aider à se socialiser, entre pairs, et à « prendre place ». Cette place n'est pas définie car elle reste inconnue des membres plus anciens de la société qui se sentent mis en danger par une jeunesse nouvelle, ne se positionnant plus sur les mêmes règles qu'eux. Le renouvellement des générations n'est pas pensé à l'avance. Le rap, expression d'une nouvelle jeunesse, va donc accompagner la socialisation, permettant, si on décide d'y être attentif, de comprendre cette nouvelle génération en quête d'identité. La socialisation n'est plus seulement un entraînement à prendre place dans la société construite par les aînés, elle devient un véritable chantier innovant et émergeant, conduit par une jeunesse contrainte de se battre pour se construire et prendre place. La pratique du rap, acquise par appropriation, mène le jeune à développer des compétences dont nous avons déjà constaté toute la richesse. Il semble pourtant important de rappeler que toutes ces acquisitions de savoir sont au sein même de la socialisation du jeune rappeur. Écrire un texte, créer un son, poser sa voix sur le son, diffuser

le produit final, implique des interactions constantes et une appropriation des normes et des règles qui entraînent le jeune à se socialiser. Cette démarche permet aussi une maîtrise des comportements et des attentes de la société, dont il va pouvoir se servir pour participer au changement et à l'évolution sociale. La force de ces jeunes rappeurs réside dans leur capacité à transformer en actions constructives toutes les discriminations dont ils sont victimes depuis leur naissance. Cette adaptabilité au milieu est un avantage qui semble indispensable dans notre société. Le rap a donc une véritable fonction de socialisation là où elle était le plus prise en défaut. Et même si cette pratique musicale entraîne derrière elle des représentations de violences et de non-intégration, le rap reste aujourd'hui pour les jeunes issus des quartiers populaires, la possibilité de retrouver une voix et une identité. La socialisation n'est pas un processus figé. Elle évolue et change d'autant plus que la société traverse une crise structurelle depuis la fin des années soixante. La famille, l'école, les mouvements collectifs ne sont plus de grandes instances uniques et unifiées de socialisation. La précarité et les problèmes intergénérationnels ont fait naître une crise dans la transmission. On ne grandit plus en s'identifiant seulement aux parents, mais on consomme des images médiatiques portées par des logiques de marchés économiques, auxquelles il faut coller au plus près. La socialisation de la jeunesse, poussée par ces nouveaux paramètres économiques et sociaux, se fait aussi entre pairs. La socialisation a changé dans le déroulement du processus. Si autrefois on estimait qu'elle était terminée lorsque le jeune entrait dans l'âge adulte, aujourd'hui, on peut dire que la socialisation est un processus continu. Au cours des dernières années, elle a évolué, se multipliant en une multitude de micro-mondes sociaux. Aujourd'hui, l'âge ou l'installation sociale ne suffisent plus pour être considéré comme socialisé. Les nouveaux acteurs de notre société doivent développer des compétences d'adaptabilités dynamiques, leur permettant d'utiliser un langage, une façon d'être opportune, face à chaque situation rencontrée. Et puis, la socialisation ne se fait plus seulement des adultes vers les plus jeunes. Si les aînés ont des choses à apprendre, la nouvelle forme de notre société permet aux jeunes d'acquérir des savoirs qu'ils peuvent transmettre aux générations précédentes. Un exemple intéressant reste l'usage de la ville que les aînés ont construit. Les jeunes n'utilisent pas l'espace urbain comme un simple lieu de passage. Lorsque le mouvement hip hop s'est installé en France, on a pu voir des jeunes investir la ville autrement. Si les graffeurs ont su utiliser les murs comme grande galerie d'exposition, les danseurs se sont installés dans des lieux de passage où le sol leur permettait d'exprimer tout leur art. De leur côté, les rappeurs ont trouvé dans la rue, au bas des immeubles ou entre les barres et les tours, des lieux pour scander leurs textes. Cette utilisation de la rue comme d'une scène publique a permis de laisser s'exprimer toute une jeunesse. Si on s'intéresse à la socialisation multiple, le rap et ses interprètes restent un exemple à prendre en considération. Rapper, signifie faire passer un message. Mais cela ne se fait pas n'importe comment. L'utilisation du langage est très importante dans cette création d'abord orale. Plus on maîtrise le langage, plus la reconnaissance des pairs est importante. Il faut donc travailler la langue française pour pouvoir la manipuler, la dévier, la tordre et la recomposer. « Mots-valises, phrases à tiroirs, messages à étages, néologismes, rien est interdit quand on est tour à tour journaliste, dramaturge, chansonnier, pamphlétaire, poète, philosophe, romancier et même parfois clown (Aubert, San Leandro, Milliot, 1998, p9) ».

Ce travail ne se fait pas seul. Il se construit au travers d'échanges entre pairs. Mais bien au-delà d'un simple apprentissage de la langue orale, le travail du rappeur va être de reconstruire son propre langage et sa façon de l'énoncer. Le jeune rappeur va donc développer des compétences d'adaptation au milieu dans lequel il veut faire passer son message. Il va ainsi associer des mots d'argot, des expressions inventées dans la rue, des mots construits à l'envers, allant même jusqu'à laisser s'installer dans le langage courant des mots construits

pour un rap. A ce langage vont se mêler des mots de langue étrangère, souvent la langue maternelle, créant un nouveau langage construit bout à bout, dans l'interaction entre pairs, avec toute la richesse que peut apporter l'échange et le métissage. Loin d'être figé, ce langage va subir régulièrement des adaptations en fonction des personnes utilisatrices. Cela veut dire que ces jeunes, et moins jeunes, vont se socialiser en créant un langage spécifique qu'ils seront prêts à transmettre. Rapper cela veut aussi dire créer un son, bout à bout, comme le langage, comme la vie qui se construit jour après jour, de petits faits socialisants qui ne proviennent plus d'un modèle défini, mais qui sont en perpétuel changement, à l'image de la société et des possibilités d'avenir pour les jeunes des banlieues populaires. On comprend que ce processus ne s'arrête jamais puisqu'il est en perpétuelle construction. Finalement, la vie est un temps durant lequel on se socialise autant de fois que l'on croise des groupes sociaux ou des espaces différents. Si autrefois pour intégrer la société il fallait déjà être socialisé, aujourd'hui, c'est en vivant dans une société en perpétuelle construction et en gérant la diversité des acteurs et des espaces que l'on se socialise. Le rap doit donc être compris comme une sociabilité juvénile socialisante. En parallèle à cette socialisation quotidienne, se mettent en place des stratégies entre les acteurs de la société pour pouvoir vivre et évoluer de façon suffisamment satisfaisante. Le fait même que notre société se recompose fréquemment en de multiples mondes sociaux, oblige certains groupes, pour apparaître sur la scène publique et donc obtenir une certaine reconnaissance, à développer des stratégies. La jeunesse et les institutions locales, objets de cette recherche, sont un bon exemple de ces échanges qui oscillent entre mise en scène et jeux de cache-cache. La socialisation présente de nouveaux processus qui ne trouvent plus de limites dans le temps. En perpétuelle évolution, elle permet à la jeunesse de prendre place dans le jeu social grâce à une expérimentation perpétuelle des fonctionnements de la société. Les sociabilités juvéniles naissent au sein de pratiques comme le rap qui joue un rôle, pour certains jeunes, dans l'accès aux fonctionnements de la société. Autrefois, la socialisation était un processus par étapes, facilité par des agents repérés, alors qu'elle prend aujourd'hui la forme de la réciprocité permettant aux jeunes de développer des positionnements d'adaptations, mais aussi aux adultes d'apprendre des savoirs que les jeunes peuvent leur transmettre. La socialisation de la jeunesse présente de nouveau enjeux dans lesquels les adultes peuvent trouver de nouveaux moyens d'accéder à la société en pleine mutation. On comprend tous les enjeux de l'accès des jeunes au jeu social qui reste le garant de la possibilité de « prendre place ». Et lorsque les adultes ne sont pas suffisamment bienveillants, les jeunes doivent développer des stratégies pour explorer et comprendre la société qu'ils souhaitent construire en interaction.

Rappeur et acteur de la société

L'observation d'une institution locale qui développe une politique spécifique en direction de la jeunesse peut donner au premier abord l'idée d'une bonne prise en charge de sa jeunesse, avec une écoute et le développement d'un accompagnement dans la pratique culturelle choisie par les jeunes. On peut ensuite trouver, en approfondissant, que l'institution développe un système de service dans lequel elle investit fortement, pour obtenir une paix sociale nécessaire à l'affichage d'une politique jeunesse réussie. En regardant du côté des jeunes, on peut se dire qu'ils utilisent l'institution comme des consommateurs qui se servent sans jamais s'investir réellement. Pourtant, on se retrouve forcément à un moment donné en train d'observer un conflit. On se dit alors que la jeunesse est opportuniste et sait développer des actions la portant sur la scène publique pour satisfaire ses besoins. Au fil du temps, on finit par percevoir un jeu bien plus complexe qui se déroule constamment entre les jeunes et l'institution locale. Si l'institution propose, la jeunesse dispose. Pourtant, la relation n'en reste pas là. Les interactions qui vont se mettre en place entre l'institution locale et la jeunesse vont permettre d' agir sur les deux parties, accompagnant une double évolution et une adaptation

constante de l'un à l'autre et vice versa. En fait, en observant l'institution locale et les jeunes on assiste à la construction d'une socialisation réciproque qui va permettre aux deux parties de cheminer. Passant de conflits en négociations, l'institution et les jeunes vont réajuster en permanence leurs fonctionnements et leurs usages, les uns des autres. Un équilibre va donc être en permanence interrogé et positionné au travers des pouvoirs des uns et des autres. L'institution et la jeunesse ont besoin des uns et des autres pour évoluer. Les échanges vont permettre aux jeunes de se construire au sein d'un collectif qu'ils reconnaîtront, sans pour autant oublier leurs particularités et leur identité, tandis que l'institution évoluera dans ses positionnements et réajustera en permanence sa politique en direction de la jeunesse. Chacun, au contact de l'autre cheminera vers des positionnements suffisamment satisfaisants. Ces échanges qui se créent entre les jeunes et les institutions sont donc provocateurs d'une évolution pour chacun, leur permettant de s'inscrire dans une socialisation réciproque de chaque instant, les jeunes pouvant, enfin, prendre place dans la société.

Bibliographie

ANDERSON Nels, 1993, Le hobo, sociologie du sans-abri, Paris, Nathan.

AUBERT Augustin, CASIMIRO DE SAN LEANDRO Marc, MILLIOT Virginie, 1998, Je texte termine, Grigny, Parole d'Aube.

AUGUSTIN Jean-Pierre, 1991, Les jeunes dans la ville. Institutions de socialisation et différenciation spatiale dans la Communauté Urbaine de Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.

AFFERGAN Francis, 1987, Exotisme et altérité, Paris, PUF.

BACHMANN Christian, LEGUENNEC Nicole, 1997, Autopsie d'une émeute, histoire exemplaire du soulèvement d'un quartier, Paris, Albin Michel.

BARREYRE Jean-Yves et VULBEAU Alain, (dir.), 1994, La jeunesse et la rue, Paris, Desclée de Brouwer. BAZIN Hugues, 1995, La culture hip hop, Paris, Desclée de Brouwer.

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 1997, « Pour une ethnographie sociologique », postface dans Guide de l'enquête de terrain, Paris, La Découverte 1997,p315.

BEAUD Stéphane, Michel PIALOUX Michel, 1999, Retour sur la condition ouvrière, Paris, Fayard.

BECKER Howard, 1985 Outsiders,étude de sociologie de la déviance, Paris, A.M.Métailié .

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, 1996, La construction sociale de la réalité, Paris, Armand Colin.

BETHUNE Christian, 1999, Le rap. Une esthétique hors la loi, Paris, Autrement.

BOCQUET José-Louis, PIERRE-ADOLPHE Philippe, 1997, Rap ta France, Paris, Flammarion.

BODY-GENDROT Sophie, LE GUENNEC Nicole, HERROU Michel, 1998, Mission sur les violences urbaines, Paris, La documentation Française.

BORDES Véronique, 2005, « Le rap est dans la place. Du bon usage du rap par les institutions locales et les jeunes. Étude des relations entre des sociabilités juvéniles et des politiques locales de la jeunesse », Thèse de Doctorat soutenue le 26 novembre 2005, Université de Paris X Nanterre.

BORDET Joëlle, 1996, Les « jeunes de la cité », Paris, PUF.

BOUCHER Manuel, 1998, Le rap, expression des lascars. Significations et enjeux du rap dans la société française, Paris, L'Harmattan.

BOUCHER Manuel et VULBEAU Alain, (dir.), 2003, Emergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulence ou médiation ?, Paris, L'Harmattan.

CACHIN Olivier, 1996, L'offensive rap, Paris, Gallimard.

CHAPOULIE Jean-Michel, 2001, La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961, Paris, Seuil.

DELSAUT Yvette,1976, « Le double mariage de Jean Célisse », ARSS n°4.
DONZELOT Jacques, ESTEBE Philippe, 1994, L'Etat animateur. Essai sur la politique de la ville, Paris, Esprit.
DUBAR Claude, 1998, La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles, Paris, Armand Colin.
DUBET François, 2002, Le déclin de l'institution, Paris, Seuil.
DURAN Patrice, 1999, Penser l'action publique, Paris, LGDJ.
ESTEBE Philippe, 1999, « Les jeunes et les politiques de la ville », intervention au Commissariat général au Plan, mai.
FARGE Arlette, 1997, « Histoire, événement, parole », Socio-Anthropologie, n°2.
GALLAND Olivier, 1997, Sociologies de la jeunesse, Paris, Armand Colin.
GARNIER Antoine, 1998, Comprendre le rap, Paris, BOP.
GOFFMAN Erving, 1968, Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux, Paris, Minuit.
GONTCHAROFF Georges, octobre 2002, « Développement local : petite généalogie historique et conceptuelle », Territoire n°431.
GUERIN Chantal et PEREZ Jaïmé Alberto, 1996, Les territoires de l'insertion. Insertion des jeunes en milieu rural et en milieu urbain, Paris, L'Harmattan.
GRAWITZ Madeleine, LECA Jean, 1985, Traité de sciences politiques, volume 4 Les politiques publiques, Paris, PUF.
GREEN Anne-Marie, 1997, Des jeunes et des musiques : Rock, Rap, Techno…, Paris, L'Harmattan.
HANNERZ Ulf, 1983, Explorer la ville, Paris, Minuit.
HERTZ Robert, 1928, Sociologies religieuses et folklore, Paris, PUF.
HUET Armel, (dir.), 1994, L'action socioculturelle dans la ville, Paris, L'Harmattan.
INSTITUT NATIONAL DE LA JEUNESSE ET DE L'EDUCATION POPULAIRE, 2001, Les jeunes de 1950 à 2000. Un bilan des évolutions, Marly le Roy, INJEP.
KOKOREFF Michel, 2003, La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique, Paris, Payot.
LAPASSADE Georges, ROUSSELOT Philippe, 1996, Le rap ou la fureur de dire, Paris, Lori Talmart.
LAPASSADE Georges, 1998, Microsociologie de la vie scolaire, Paris, Anthropos.
LEPOUTRE David, 1997, Cœurs de banlieue. Codes, rites et langages, Paris, Odile Jacob.
MACE Eric, 1999, « Les violences dites urbaines et la ville. Du désordre public au conflit dans l'espace public », Annales de la recherche n°82-84.
MAUGER Gérard, 1991, Hippies, loubards, zoulous : jeunes marginaux de 1968 à aujourd'hui, Paris, La Documentation Française.
MAUSS Marcel, 1967, Manuels d'ethnographie, Paris, Payot.
MUCCHIELLI Laurent, 2001, Violences et insécurité. Fantasmes et réalités dans le débat français, Paris, La Découverte.
NEYRAND Gérard, 2002, La culture de vos ados, Paris, Fleurus.
PAIN Jacques, GANDIN-DEGOIS Marie-Pierre, LE GOFF Claude, 1998, Banlieue, les défis du collège sensible, Paris, ESF.
PAYET Jean-Paul, 1997, Collèges de banlieue : ethnographie d'un monde scolaire, Paris, Armand Colin.
PUMA Clyde, 1997, Le rap français, Paris, Hors collection.
REVEL Jacques, 1995, « Ressources narratives et connaissance historique », Enquête n°1, 1995.
ROULLEAU-BERGER Laurence, 1991, La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue, Paris, Méridiens Klincksieck.

ROULLEAU-BERGER Laurence, 1993, La ville intervalle. Jeunes entre centre et banlieue, Paris, Méridiens Klincksieck.
SBERNA Béatrice, 2001, Une sociologie du rap à Marseille. Identité, marginale et immigrée, Paris, L'Harmattan.
SIMMEL Georges, 1999, Etude des différentes formes de la socialisation, Paris, PUF.
STRAUSS Anselm, 1992, La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme, Paris, L'Harmattan.
VULBEAU Alain, 1999, « Sociologie des inscriptions sociales de la jeunesse : sources, développements, directions », Note de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, Université Paris X Nanterre, UFR SPSE, Département des Sciences de l'Education, 1999.
VULBEAU Alain, (dir.), 2001, La jeunesse comme ressource. Expérimentations et expérience dans l'espace public, Ramonville, Erès.
VULBEAU Alain, 2004, « Une socialisation du troisième type. Revisiter les modèles classiques », Informations sociales n°119.